

LOUIS GUILLOUX

# CARNETS

1921-1944

*nrf*

GALLIMARD









### **NOTE DE L'ÉDITEUR**

**Louis Guilloux tient des carnets depuis 1921. Le présent volume est composé d'un choix fait par l'auteur dans les carnets des années 1921 à 1944, vingt-trois ans qui vont jusqu'à la Libération. Un nouveau volume, concernant les années d'après-guerre, est en préparation.**



Six heures du matin. Le petit bistrot est bondé. Des hommes cassent une croûte matinale, arrosée de gros vin rouge. Derrière le zinc, la patronne lave les verres. Agenouillée sur le plancher, une servante trempe, retrempe et tord dans un seau d'eau une serpillière.

A une table, un grand diable jacasse. De toute la bande, il est le seul qui parle. C'est un gros homme au visage rougeaud, traversé d'une belle paire de moustaches noires.

En face, un petit souffreteux en loques qui mange lentement.

De ses gros doigts couleur de terre il écarte sur son pain du lard blanc. Ses yeux ne regardent rien. Il mâche. L'autre jacasse. La dernière bouchée, ils l'avalent presque en même temps. Les voilà qui essuient la lame de leur couteau sur le plat de la main, et qui se lèvent.

— Payez-vous, la patronne, dit le grand parleur, en jetant une pièce sur le zinc.

Elle va prendre la pièce, mais...

— Ça fait pas le compte, dit-elle.

— Comment ça?

— Ben, dit la patronne, et lui, alors?

Du menton, elle désigne le haillonneur qu'agite, déjà, un petit frémissement de bête qui voit venir le fouet.

— Lui?



Le haillonneur, d'une voix étouffée :

— Tu m'as donc pas invité, François?

— Moi?

— C'est bon, dit la patronne. Vous allez me laisser votre baluchon en gage. A-t-on jamais vu? Trente-six sous que vous me devez, hein! Tâchez d'y penser. Et n'y revenez pas surtout.

Sans un mot, le haillonneur tend sa musette, la patronne la lui arrache des mains.

— C'est pas un bureau de bienfaisance, ici! Il faut payer.

L'autre, le hâbleur, est déjà dehors. Il hausse les épaules. C'est tout de même pas à lui à entretenir un feignant, sans blague!

Que se passait-il? Un attroupement s'était fait près de la roulotte. Au pied de l'escabeau, devant la porte, se tenait un homme de haute taille, en velours, tête nue. Les mains dans les poches, il regardait vers l'intérieur et répétait :

— Donne-moi ma part, et que ce soit fini.

Une fillette d'une douzaine d'années était debout sur le seuil de la porte. Maigre, échevelée, elle sanglotait en tendant les bras.

— Papa! Papa! Oh, papa!

L'homme ne bronchait pas. La petite lui caressait le visage, lui entourait le cou de ses petits bras et de temps en temps elle se retournait vers l'intérieur, d'où venaient les cris de la mère.

— Ma part tout de suite!

Du fond de la roulotte arriva une grossièreté.

— Papa! Oh, papa!

— Pour la dernière fois, veux-tu me donner mon dû?

Il n'y eut pas de réponse.

Il ne bougeait pas, mais il était bien plus terrible ainsi. Parmi ceux qui regardaient, quelqu'un murmura qu'il était

fou de pousser cet homme à bout. C'est ainsi que les malheurs arrivent.

La fillette se jeta à son cou en tremblant. On voyait tressaillir ses épaules presque sous le menton de son père. Il ne la repoussait pas. Elle se mit à gémir :

— Mon chéri! Mon chéri!

— Une fois, deux fois, trois fois, c'est bien vu bien entendu?

Pas de réponse.

— Alors, je monte.

Et il ôta ses mains de ses poches.

— Non! Non! Non! Papa!

— Ôte-toi, fillette...

— Non! Non! Non!

— Laisse-moi passer...

Comme il lui parlait tendrement! Mais la petite se pendait à son cou, elle ne le lâchait pas. Tout son corps tremblait.

— Mon chéri, mon chéri papa...

L'homme, qui avait déjà mis le pied sur la première marche de l'escabeau, ôta ce pied, et la petite le lâcha. Il se laissa tomber d'un coup assis sur la marche. Le visage dans les mains, il ne dit plus rien. La petite se tourna vers l'intérieur de la roulotte et leva les bras, je ne compris pas pourquoi. Quelqu'un s'approcha de l'homme et lui parla à l'oreille. Il se leva, se laissa entraîner. Je le vis, avec l'autre, disparaître au coin de la rue.

Dans l'autobus : sur ses genoux que recouvrait un imperméable anglais, il tenait un paquet de livres et de journaux. Ses mains étaient nerveuses, d'une excessive blancheur, mais sans distinction, bien que les doigts fussent longs, les ongles nets et bien faits. Ses poignets, maigres et blancs comme les mains, étaient à peine ombrés d'un léger duvet, et se perdaient dans des manchettes trop larges, mais soigneusement empesées, à l'intérieur desquelles des initiales étaient inscrites à l'encre violette, comme je le vis quand le personnage se mit à lire et à se laisser aller à son tic, qui

était de se pincer doucement le nez entre le pouce et l'index, et, ensuite, de se flairer les doigts.

Pendant que ses yeux parcouraient une page, il tenait la page suivante entre le pouce et l'index, les deux doigts séparés par le papier glissant doucement l'un sur l'autre, en sens inverse, tandis qu'avec le médium et l'annulaire il soulevait les pages suivantes. Le livre qu'il lisait était illustré. De temps en temps, il revenait sur une page déjà lue pour revoir un portrait. Et c'est alors qu'il se pinçait le nez, se flairait les doigts et rectifiait la position de sa cravate, un nœud bleu piqué de pois blancs.

— Et alors, nous, mon vieux, on nous a envoyés en représailles. Et en arrière des lignes allemandes, encore. On était un contingent d'un millier de prisonniers. Voilà qu'on nous laisse sur le bled, et arrive un de ces marmittages, ah! tu parles! « Mais éparpillez-vous donc », que nous crie l'officier. Il causait français comme toi et moi, celui-là. Oui, tu parles, on s'est planqués, bien sûr, du mieux qu'on a pu. Mais il y en a de la casse.

« Eh bien, mon vieux, l'officier, c'était un homme. Le lendemain, v'là qu'il nous rassemble, et qu'il nous dit : " Je ne veux pas que vous m'en vouliez. Je ne suis pas coupable. J'obéis, je dois obéir. Je suis officier. " Il avait un ordre du général en chef où il était dit : " Je veux voir des morts parmi les prisonniers. " Tel que... »

A une conférence de Marinetti, avec Jean. Place Vendôme. Toiles futuristes. Grande affluence. Dadaïstes très drôles. Marinetti parlait de la peinture futuriste. Ne tenir aucun compte de la perspective. Suggérer. Synthétiser. Les Dadaïstes rigolaient fortement. Marinetti appuyait sa thèse d'exemples. « Voici, disait-il, une fenêtre. Il ne s'agit pas de la peindre comme on faisait autrefois (idiotement) mais de peindre tout ce que l'on verrait si l'on était à la fenêtre, en un mot de faire entrer la rue par la fenêtre. Voici, dit-il, une

rivière. Il ne s'agit plus de peindre cette rivière comme l'eût fait cet idiot de Ruysdael, mais de suggérer tout ce que l'on peut faire sur la rivière, la barque, le bain, etc. » Les Dadaïstes rigolaient. Marinetti : « Je prie les Dadaïstes de me foutre la paix, parce que je suis prêt à leur casser la gueule avec désinvolture. » Protestations et défis. Mais de pugilats, point.

*Au Populaire, rue Feydeau. Mai 1921 —*

Sixte Quenin est là derrière son bureau, assis, la plume en l'air et, comme toujours, il porte sur le visage l'expression d'un homme qui réprime une immense envie de rire aux éclats. Ce n'est pas que les propos que lui tient Jean Longuet portent particulièrement à rire. Non. Jean Longuet expose la situation politique, comme il la voit. « D'après les plus récentes nouvelles nous allons à la catastrophe. Si des décisions sérieuses ne sont pas prises immédiatement, le Parti va se trouver une fois de plus en difficulté. La vie même du journal est peut-être déjà compromise. » Longuet parle debout, dans l'embrasure de la porte. La tête de Sixte Quenin éclairée par une fenêtre à droite ne bouge pas plus que si elle était de pierre, et son expression hilare est toujours la même.

La lumière est basse, il se fait tard, Longuet parle toujours. Il cite des noms, rapporte des propos.

Un homme grand, mince, distingué, portant sous le bras une serviette, apparaît : c'est Léon Blum.

Il écoute un instant Longuet et dit :

— Vous ne devriez pas parler ainsi devant n'importe qui. Vos propos sont ensuite répétés, déformés...

Longuet se tait et rentre dans son bureau. Je m'esbigne en douce. Je crois bien que j'en ai oublié de prendre congé de Sixte Quenin, toujours hilare et la plume toujours en l'air...

Au Bouillon Bourdeau, place Saint-Michel, où je dînais l'autre soir, vint s'installer devant moi un petit homme chauve et barbu, aux yeux noirs extraordinairement bril-

lants. Il pouvait avoir dans les quarante ans. C'était un homme maigre, nerveux, absorbé en lui-même, fort pauvrement vêtu.

Les hasards de la salière servirent à rompre la glace.

— Oh! me dit-il, ce n'est pas le corps qui est malade : c'est l'âme.

Sa voix était douce, prenante, une voix qui venait d'un cœur plein d'émotion sans mensonge.

Il leva sur moi ses beaux yeux.

— Vous êtes italien?

Je répondis que non. A ma grande surprise — je devrais dire : à ma grande stupéfaction — il demanda encore :

— Et vous ne l'avez jamais été?

— Plaît-il?

— C'est que vous l'aurez oublié, répondit le personnage, comme en rêvant. Et il me pria de bien regarder ses yeux. Ce que je fis.

— Remarquez comme ils sont allongés?

C'était exact. Il avait aussi les pommettes un peu saillantes. J'en fis l'observation, ce qui le plongea dans la joie.

— Voyons, voyons, dit-il, êtes-vous jamais allé au Louvre?

— Souvent.

— Vous connaissez les salles égyptiennes?

— Oui.

— Eh bien! dites-moi! ai-je ou n'ai-je pas le type égyptien?

Je répondis que oui.

— Bravo! fit-il. Et, maintenant, monsieur, suivez-moi bien.

Ce n'est pas du tout un hasard si j'ai le type égyptien. Pas le moins du monde. Je suis né, il est vrai, en Normandie, mais *j'étais* égyptien.

— Continuez, dis-je. Continuez!

— N'est-ce pas? Et il y en a beaucoup dans mon cas. Beaucoup! Moi, j'ai vécu sous Ramsès II. Et sans la venue de Napoléon... Vous savez peut-être, monsieur, que les âmes, une fois qu'elles ont quitté le corps, doivent rentrer dans un autre corps. Si l'âme a été forte, elle retourne dans le corps

d'un homme. Dans le cas contraire, c'est dans le corps d'un animal ou d'une femme, ce que je trouve injuste pour les femmes car on ne doit pas les mépriser. Mais c'est la loi. Cependant, tant que les bandelettes entourent la momie, l'âme est prisonnière. Vous me suivez?

— Parfaitement.

— Ce sont les soldats de Napoléon, monsieur, qui, en profanant les momies, ont rendu la liberté à des milliers d'âmes qui erraient entre la quatorzième et la quinzième sphère sans pouvoir se réincarner. Et je suis une de ces âmes-là. A sa deuxième réincarnation, toutefois...

Je le félicitai.

Il reprit :

— Les preuves abondent... A propos, j'ai une petite nièce, monsieur. Elle a dix ans. Eh bien, un jour, cette petite fille m'a dit une chose étonnante. Je traversais une crise, comme maintenant. Je ne sais pas si ça vous arrive aussi? Non? Enfin, à table, ma petite nièce me dit un jour : « Armand, ce n'est pas toi qui pleures : c'est... »

La suite ne vint pas.

— Dites?

— C'est ton âme, fit-il, en retenant ses larmes.

Mais il se domina et même il sourit. Le repas s'achevait.

Il régla sa note et se leva.

— C'est que je m'y connais, fit-il, tout près de partir. Et vous aurez beau dire : j'ai vu tout de suite que vous étiez italien.

Et il disparut.

Comment aurait-il pu savoir que je suis irlandais?

— Comment! se récria le bon M. de Forge, vous ne connaissez pas René Jeannel!

Il va comme pour lever les bras au ciel, il prend la mine sérieuse, peinée, d'un vieux professeur devant un élève dont il aurait attendu mieux, puis il se tourne vers le mur, comme

pour le prendre à témoin de ma scandaleuse ignorance, enfin, ramenant vers moi son regard :

— Mais vous ne savez donc pas que René Jeanne est un homme qui peut faire votre vie?

C'est le cas de dire que j'ai ouvert de grands yeux. Le très bon M. de Forge, quittant ses airs de sermon, a continué :

— J'ai appris — je sais — qu'il cherche un secrétaire. Allez donc le trouver sans attendre, je vais vous faire un mot.

M. de Forge écrit rapidement quelques mots sur une carte, glisse la carte dans une enveloppe, écrit sur l'enveloppe l'adresse de ce M. René Jeanne qui peut faire ma vie, et me remet le billet en me disant :

— Bonne chance! Et tenez-moi au courant!

M. René Jeanne habite 6, rue d'Aumale. J'y suis allé tout de suite. Je l'ai vu. Et me voilà engagé comme secrétaire. Je viendrai tous les jours chez lui de dix heures du matin à midi. Trois cents francs par mois.

1922

J'entre à *L'Intransigeant* au Service étranger en qualité de traducteur des journaux anglais. Fernand Divoire me prévient que j'aurai un chef très sévère en la personne de Maurice Beerblock.

17 juin 1922 – M. Wandervelde aurait été assassiné à Moscou? (plaidait la cause des socialistes révolutionnaires dont le procès a commencé le 8 juin).

Irlande – Cork en flammes. Furieux combats contre les derniers éléments rebelles qui résistent encore dans les maisons.

Le mariage de l'ex-empereur d'Allemagne a été célébré à Doorn. La cérémonie s'est déroulée dans l'intimité.

Décembre – Hier soir, chez moi, grande réception : huit! Pour écouter Chamson nous lire *Roux le bandit*.

« Il faut libérer Marty, toujours détenu à la Santé, mais élu par 1 073 voix contre 897 à M. Montillot, resté seul en face du candidat de l'amnistie. Pas d'équivoque! André Marty n'est pas l'élu du Parti communiste; il est l'élu des démocrates sans distinction de parti, qui veulent l'amnistie totale. »



— Si j'ai connu le Jean Lorrain? Un peu, mon vieux, et plus qu'un peu! Je vous en ferai voir, des lettres de Jean Lorrain, j'en ai là des tas...

C'est Jean-François-Louis Merlet qui raconte.

— Ah ce type! Je l'ai surtout beaucoup connu à Nice. Figurez-vous, mon vieux, qu'il portait de larges pantalons de velours blanc, qu'il se chaussait d'espadrilles et se coiffait d'un chapeau de maçon, vous savez, ces chapeaux de feutre gris, à larges bords, qu'on achetait pour six francs. Il s'entourait les reins d'un énorme turban bleu. Avec ça, une lavallière à la manque où il lui arrivait de piquer un bijou de grande valeur, des mains chargées de bagues... Ce type arrivait dans le tramway tenant à la main soit un artichaut soit une botte de salsifis et chantait la rengaine du moment, quelque chose comme :

*Non, tu ne sauras jamais...*

« Gueule du public, qui disait : c'est le Jean Lorrain! C'était un admirable conteur, il n'y avait vraiment qu'à l'écouter. Il avait bien cette déplorable manie de crachouiller sans cesse en parlant, mais on le savait et on se garait. Si d'aventure dans un salon, dans un café, n'importe où, une femme faisait semblant d'émettre une opinion contraire à la sienne,

il se levait, très calme et très digne, et s'écriait : " Princesse, je ne coucherai jamais plus avec vous. " Au temps où je le connaissais, poursuit Merlet, Lorrain voyait de temps en temps une vieille marquise dont j'oublie le nom, et qui, malgré ses soixante ans et sa perruque — elle était tout à fait chauve — avait encore de sérieuses prétentions. Lorrain en était très gêné. " Vous savez, me disait-il, la marquise insiste, c'est très ennuyeux. Je ne puis pourtant pas lui dire... Elle ne pourrait pas s'en tenir à ses employés de magasin? "... Un jour, Lorrain arrive en coup de vent au journal. Il me prend par le bras et m'entraîne : " Oh, mon cher, venez, venez vite au café que je vous raconte la dernière de la marquise! " — Arrivés au café il raconta : " Voilà : je suis allé cet après-midi chez un antiquaire avec elle. L'antiquaire a un très joli petit employé qui, entre nous, ferait fortune dans les deux genres. Sous prétexte de choisir un meuble l'employé et la marquise sont montés au grenier. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mon cher, et ne veux pas le savoir. Toujours est-il que le plafond s'est ouvert au-dessus de ma tête et que la marquise s'est présentée par le fond, mon cher, par le fond! " »

1924

20 août 1924 – Un grand Congrès international pour la Paix se prépare à Londres où il se tiendra du 16 au 20 septembre.

Les petits communistes français ont invité les petits communistes allemands à passer leurs vacances en France – 150 gosses venant de Francfort ou de Berlin et qui chantaient *L'Internationale* ont débarqué à la gare du Nord. Ils portaient une pancarte : Les petits Français et les petits Allemands sont frères.

Merlet : Avec un soupir, il se lève en s'appuyant des deux mains sur son bureau et se tournant vers une petite bibliothèque à côté de lui :

– Voyez, il y a ici mes œuvres complètes : trente volumes. Oui, ça vous étonne? Ce n'est pas d'hier que je peine sur la galère. Oui, trente volumes. Et à quoi cela m'a-t-il conduit? A la misère. Oh, oui, quelle galère! fait-il, en se passant la main sur le front. S'il en est temps encore, réfléchissez bien, mon vieux, avant que de vous y coller. Ça finit dans le dégoût. On laisse tout passer. Plus envie de rien foutre, comprenez-vous? Sauf s'il s'agit d'une idée poétique. Oh, un poème, je ne le laisse jamais partir. Mais le reste...

Il se passe la main sur le front.

— Oh, ça va mal, mon petit. Ça va même très mal. Garce de vie! Je crois bien qu'une fois de plus je vais me trouver sans un. Mais nom de Dieu, je ne me laisserai pas abattre!

Son poing qu'il avait fermé sur son front s'abat sur le bureau.

— Je ne suis pas encore mort! La maison peut bien crouler je ne resterai pas enseveli sous les décombres. Vous ne m'avez jamais vu sur mes deux pieds? Eh bien, regardez-moi!

Il ouvre les bras pour mieux montrer la largeur de sa poitrine, ses jambes écartées sont deux piliers de fonte d'une assise inébranlable. Un vrai sosie de Harry Baur.

— Est-ce qu'on abat un homme comme moi?

Un sourire hautain, un geste léger des doigts comme jetés par-dessus l'épaule : Merlet quitte la pose.

— Des nêfles! Je m'en vais reprendre ma valise et repartir.

— Où?

— Partout. A travers le monde. Je vais reprendre mes grandes enquêtes, mon vieux. L'Antilope! Je redeviens l'Antilope. Vous vous souvenez de l'Antilope dans le roman de Kipling : *La Lumière qui s'éteint*? Un sacré type d'homme. Eh bien, je vais redevenir comme lui reporter. A moi le monde! A nous deux le globe!

### *Une matinée à L'Intransigeant.*

(*Loïc entre en courant dans le bureau du Service étranger, où Episcopo se trouve seul pour le moment en train de faire des mots croisés.*)

*Episcopo* : Ça va... Ça va même très bien. Merci.

*Loïc* : Quelle heure?

*Episcopo* : Moins cinq. Encore levé trop tard? Encore un petit taxi pour venir au boulot?

*Loïc* : Deux. Le premier a claqué dans les Halles. (*Loïc se jette sur les journaux qu'il parcourt fiévreusement.*)



# LOUIS GUILLOUX

## Carnets

1921-1944

Au cours d'une longue et belle vie, le grand romancier du *Sang noir* et du *Pain des rêves* a constamment tenu des « Carnets ».

Louis Guilloux, pendant plus d'un demi-siècle, est resté à l'écoute des grands orages de l'histoire et de la voix de ceux qui, invisibles et modestes, font et subissent cette histoire. Il n'a pas tenu un « Journal », avec ce que cela implique souvent de complaisance narcissique, ou de curiosité pour les minuscules commérages sur les « grands de la terre » ou les petits potins des grandes époques. Il a tenu le livre de bord d'une traversée des hommes. De la guerre de 14 à la Seconde Guerre mondiale, de la révolution d'Octobre à la Guerre d'Espagne, de la « Maison du Peuple » de sa jeunesse aux immeubles du petit peuple de Paris ou de Saint-Brieuc, de son voyage en U.R.S.S. à l'Occupation, de ses amis glorieux, Gide, Malraux ou Aragon, aux voisins du quartier et aux passants de la rue, Louis Guilloux garde l'oreille au guet, le cœur en éveil et l'esprit en alerte.

Jour après jour, pendant cinquante-cinq ans, la trame de ces *Carnets* tisse une tapisserie d'une extrême richesse. Une époque s'y reflète, des milliers de voix y parlent ou chuchotent. Et dans le filigrane de ce beau livre attentif, modeste et généreux, préférant toujours écouter autrui plutôt que parler de lui, Louis Guilloux cependant est là, comme un hôte si attentif, et si discret qu'on ne sent sa présence que par la lumière d'un regard qui éclaire les autres et révèle une époque.

*Louis Guilloux est né le 15 janvier 1899 à Saint-Brieuc. Boursier au lycée de Saint-Brieuc à partir de 1912, il vient à Paris en 1918 et entre à L'Intransigeant en 1921, comme lecteur d'anglais. Il publie son premier ouvrage en 1927, La Maison du Peuple, et en 1935, à la N.R.F., Le Sang noir. Il obtient le prix Théophraste-Renaudot avec Le Jeu de patience en 1949. Louis Guilloux a reçu le Grand Prix national des lettres en 1947 et le Grand Aigle d'or de la ville de Nice en 1978. Il est mort en 1980.*



9 782070 201440



78-X A 20144 ISBN 2-07-020144-9

Extrait de la publication